

Centquatre, le modèle à suivre pour les lieux culturels du Grand Paris ?

Joëlle Gayot

Rencontre avec José-Manuel Gonçalves, pour tenter d'en savoir plus sur les recettes du succès du 104.

L'établissement culturel, ouvert en 2008 sur le site de l'ancien Service municipal des pompes funèbres, dans le 19^e arrondissement, fait aujourd'hui figure de référence.

Nommé en 2010 à la tête du Centquatre Paris, José-Manuel Gonçalves n'a connu que deux heures de doute. C'était au début de l'aventure. Seul dans la nef qui relie les rues Curial et d'Aubervilliers, il a contemplé l'espace vide. Puis cet hyperactif, qui ne dissocie pas l'action de la réflexion, s'est mis au travail, entraînant à sa suite une équipe qui, dit-il, « *articule conviction et expertise* » et partage bien sûr son credo : « *Le 104 est un lieu de vie et de ville.* »

Un trait d'union original

Sous son impulsion, la ville est effectivement entrée dans les murs. On vient au Centquatre pour des raisons multiples. L'utilisateur s'y fait spectateur, le spectateur devient consommateur, le consommateur est un flâneur de passage, ou bien encore un amateur qui exécute des pas de danse quand il ne répète pas un texte de théâtre.

La disposition traversante du Centquatre est mise en jeu avec souplesse. De part et d'autre de l'artère centrale, longue de 250 mètres, sont installés restaurants, boutique, librairie, studios de travail, salles de spectacles ou incubateurs de start-up. « *Nous sommes, affirme José-Manuel Gonçalves, un trait d'union entre les tiers-lieux, qui créent des espaces de vie mais négligent l'apport artistique, et les institutions, qui font de l'art mais n'ouvrent leurs portes que lorsqu'elles proposent du contenu. Pour notre part, nous accueillons avant, pendant et après les contenus.* »

En mouvement perpétuel

La plasticité de l'équipement, où cohabitent touristes, passants, artistes, entrepreneurs et public, est l'exact reflet de l'élasticité d'un patron qui préfère le mouvement perpétuel aux arrêts sur image. Mais ce n'est pas parce qu'il court que José-Manuel Gonçalves est un courant d'air. La preuve, dans une vie antérieure, il est resté douze ans à la tête de la Ferme du Buisson (1998-2010).



Né en 1962 d'un père portugais réfugié politique, élevé en banlieue par une famille soucieuse d'intégration, l'homme n'a pas l'âme d'un propriétaire qui se plie aux horaires de bureau. Il aime la fluidité, apprécie le flux et cultive le flow. L'homme affirme louer « *des temporalités* » et non des espaces. Plutôt que de « *cloisons* », il parle de « *liaisons* », et bataille pour que « *l'hybridation* » (des gens, des arts, des disciplines ou des métiers) joue à plein son rôle d'« *apaisement* ».

“Notre lieu permet à des communautés de se rassembler”

Surtout, son souhait est de renouer avec une antique fonction, éradiquée, hélas, des quartiers de la ville : la rencontre. « *Notre lieu permet à des communautés de se rassembler et d'être en coprésence. Cela crée du lien, qu'on peut travailler avec des contenus artistiques mais qu'on laisse également agir dans des espaces vacants, où se produisent alors des choses* »

que nous observons. » Dans un Paris dramatiquement pensé pour isoler, scinder, séparer les individus, le Centquatre est un prototype qui ose la convergence de foules disparates les unes vers les autres, en espérant que le meilleur sortira du mélange provoqué. Il ne s'agit donc pas d'un établissement artistique et culturel de plus dans la capitale qui ferait du 19^e arrondissement le spot des bobos parisiens.

Un concept qui s'exporte

Mais plutôt d'un projet humaniste (et pas si utopique) où le partage et le dialogue, la friction entre publics et artistes, la proximité de professionnels issus des champs économiques, sociaux et culturels forgent du « vivre-ensemble ». L'expression souvent galvaudée prend ici tout son sens, au point que les visites d'observateurs venus de l'étranger se multiplient. Le savoir-faire du Centquatre fait école. José-Manuel Gonçalves tiendrait-il là le secret de la réussite ?



“Pour financer les spectacles auxquels nous tenons, nous avons besoin de trouver de nouvelles ressources”

Cependant, il sait, lucide, que le Centquatre doit se renouveler : « *L'équipement est arrivé à une phase de son existence très joyeuse. Lorsqu'on mêle ensemble toutes les activités, on parvient presque à une occupation permanente, ce qui fait que, in situ, on peut difficilement produire plus. Pour financer les spectacles auxquels nous tenons, nous avons besoin de trouver de*

nouvelles ressources. Celles dont nous disposons sur place sont insuffisantes. C'est pourquoi plutôt que d'aller vers trop de mécénat et risquer d'en dépendre, nous avons traduit ce que nous faisons ici pour l'exporter. » Consacré par sa réussite, le Centquatre est devenu un concept.

L'aventure du Grand Paris Express

Dans ces conditions, il n'est pas surprenant que ce fleuron parisien ait remporté, voici quatre ans, un concours pour prendre en charge l'aménagement culturel des futures gares du Grand Paris. « *Je suis directeur artistique et culturel du Grand Paris Express* », explique José-Manuel Gonçalves, choisi en 2014 par la Société du Grand Paris pour faire vivre les 200 kilomètres d'infrastructures actuellement en construction. Sa mission ? Animer à coups d'événements artistiques (expositions, concerts) et d'actions culturelles plurielles et multiformes les gares qui sortent actuellement de terre, de Montfermeil à Arcueil-Cachan en passant par La Courneuve ou Vitry Centre. Et le faire en temps réel, c'est-à-dire à même les travaux.



Le projet porte un nom : KM (pour Kilomètres). « *Le Grand Paris se bâtit avec la création d'infrastructures. Au programme des transports s'est ajouté un volet culturel. Il consiste en des interventions artistiques menées dans les*

chantiers en cours, pour amener la population à se projeter dans les transformations que va générer le chantier, dans son environnement.
» Métamorphosés en établissements recevant du public, les chantiers du Grand Paris accueilleront cinq à dix mille personnes. « *La plus grande des expositions artistiques se tient dans ces gares !* » s'exclame le maître d'œuvre.

“Les artistes, avec leur imaginaire, nous permettent d’observer autrement la ville”

C'est plus fort que lui. Une fois de plus, José-Manuel Gonçalves bouscule les agendas, bouleverse les géographies et déplace les lignes fixes qui quadrillent et cadenassent les usages citadins. En externalisant les compétences acquises au Centquatre vers les chantiers du Grand Paris, il veut déployer une « *méthode d'urbanisme culturel* » dont la nef du 19e a été un laboratoire. Convaincu que « *les artistes, avec leur imaginaire, nous permettent d'observer autrement la ville* », il prend cette ville d'assaut et la métamorphose. Comment ? En injectant aux visions fonctionnelles, économiques, rentables qui en régissent l'aménagement des « *fonctions sociétales* ». En propageant les œuvres des créateurs là où on ne les attend pas, pour rendre les espaces aux riverains. En poussant la cité à « *produire d'autres actes urbanistes que ceux de la distinction et de la discrimination* ».



Cet entrepreneur inspiré qui conjugue sans complexe impératifs économiques et enjeux culturels donne corps à une mégapole où prime, enfin, « *la qualité de vie* ». Homme des transitions, des traits d'union et des liaisons, José-Manuel Gonçalves nous prépare à la ville de demain. Lorsqu'on lui demande si, en changeant de braquet, il a aussi changé de métier, il répond que non. Qu'il fait le même travail mais l'articule à d'autres questions. Son amplitude est grande et son équilibre, certain. Sans doute parce qu'il connaît son centre de gravité et qu'il en prend grand soin, l'entretient, le cultive, le dissémine autour de lui. Ce

centre sur qui il se repose, c'est la confiance qu'il fait à l'art pour changer
l'homme, la ville, la vie.

Le Centquatre Paris, 5, rue Curial, Paris 19e. www.104.fr